

Le tourisme polaire et sa construction dans l'histoire

Regard centré sur les années 1930

Denis Jallat

Volume 28, numéro 1, 2009

Tourisme polaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024833ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024833ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jallat, D. (2009). Le tourisme polaire et sa construction dans l'histoire : regard centré sur les années 1930. *Téoros*, 28(1), 21–28.
<https://doi.org/10.7202/1024833ar>

Résumé de l'article

En France, le développement du tourisme dans les zones polaires s'inscrit comme le résultat d'un « goût » pour les pôles qui s'est progressivement construit dans la société au cours du XX^e siècle. Dans une période complexe, les années 1930, il aura également permis de faire accepter à la population française les politiques scientifiques mais aussi géostratégiques que le pays mène dans les terres de glace. La presse, et en particulier le presse scientifique grand public, est alors utilisée afin de démontrer l'utilité pour tous des recherches qui sont développées dans ces régions. Les médias parviennent ainsi à banaliser la destination. Dès 1930, la Compagnie transatlantique inscrit le Spitzberg dans son catalogue. Le climat et les contraintes de la vie sous ces latitudes, mais surtout les enjeux politiques que masque la présence de touristes dans ces zones, sont gommés au profit de finalités médicales et hygiéniques puis sociales.

Le tourisme polaire et sa construction dans l'histoire

Regard centré sur les années 1930

Denis JALLAT

Docteur en Sciences et techniques des activités physiques et sportives (histoire)

Maître de conférences

Université de Strasbourg

denis.jallat@umb.u-strasbg.fr

RÉSUMÉ : En France, le développement du tourisme dans les zones polaires s'inscrit comme le résultat d'un « goût » pour les pôles qui s'est progressivement construit dans la société au cours du XX^e siècle. Dans une période complexe, les années 1930, il aura également permis de faire accepter à la population française les politiques scientifiques mais aussi géostratégiques que le pays mène dans les terres de glace. La presse, et en particulier le presse scientifique grand public, est alors utilisée afin de démontrer l'utilité pour tous des recherches qui sont développées dans ces régions. Les médias parviennent ainsi à banaliser la destination. Dès 1930, la Compagnie transatlantique inscrit le Spitzberg dans son catalogue. Le climat et les contraintes de la vie sous ces latitudes, mais surtout les enjeux politiques que masque la présence de touristes dans ces zones, sont gommés au profit de finalités médicales et hygiéniques puis sociales.

Mots-clés : Tourisme, imaginaire, politique, histoire, croisière.

Les chiffres récents montrent que la fréquentation touristique dans les régions polaires est en pleine expansion. En 1998, le World Wildlife Fund (WWF) l'évalue pour la zone arctique à 791 000 personnes, auxquelles il faut ajouter 4 millions de croisiéristes au départ de l'Amérique du Nord. Certaines augmentations sont exceptionnelles : le nombre de touristes a été multiplié par 100 dans les Territoires du Nord-Ouest canadien de 1960 à 1990. Il a triplé en Islande de 1970 à 1995 et sa progression est de 12 % par an au Spitzberg (voir à ce sujet Étienne, 2005 ; Frenot, 2007 ; pour la zone antarctique voir IAATO, 2007-2008). Cette massification s'inscrit, entre autres, au cœur des tendances actuelles de prise de conscience des problèmes environnementaux que la quatrième Année polaire internationale n'a pas manqué d'évoquer en 2007. En effet, les discours alarmistes mais fondés des scientifiques sur l'accélération anormale de la fonte des glaces, la pollution de plus en plus visible et les modifications de la flore polaire focalisent le regard sur cette partie du globe (notamment dans les pays occidentaux). Et, partant, cela devient un sujet que la sphère marchande a logiquement investi. Le succès du film de Luc Jacquet, *La marche de l'Empereur*, et de la musique qui l'illustre, le nombre grandissant de voyageurs qui fréquentent ces terres extrêmes – y compris en paquebot de luxe –, emmenés par des agences de voyages de plus en plus nombreuses à inscrire ces destinations dans leur catalogue en

témoignent. Paradoxalement, cet intérêt pour les pôles pose des problèmes écologiques difficiles à résoudre et souvent mis entre parenthèses, une attitude que dénonce le Programme des Nations Unies pour l'environnement et The International Ecotourism Society dans un rapport publié conjointement en 2007 (UNEP, 2008).

Les motivations de ceux qui se rendent dans ces endroits plutôt hostiles (climat rude, modes de vie difficiles, infrastructures réduites, etc.) et qui, ce faisant, dépassent la vision « de loin » et par procuration qu'ils avaient de ces régions (quitte d'ailleurs à oublier les discours écologiques qui étaient au fondement de leur attention), apparaissent plurielles. Plusieurs pistes rapides peuvent être évoquées pour comprendre ce qui pousse certains à « visiter » les pôles : la curiosité pour des contrées devenues plus accessibles, le cachet préservé et sauvage qu'on a de plus en plus de mal à trouver ailleurs, l'originalité de la destination, le caractère distinctif de ce type de voyage dans une offre touristique de plus en plus banale et vaste, le sentiment de l'exceptionnel (faire partie des rares privilégiés à fouler des lieux restés longtemps vierges de la présence occidentale, voire humaine), l'idée qu'on est peut-être les derniers à voir une nature jusqu'alors restée intacte ou l'illusion paradoxale qu'en allant voir *in situ* on pourra mieux agir sur les problèmes environnementaux, etc. Ces quelques arguments pourraient être

approfondis ou complétés, mais il semble plus fécond de montrer comment l'intérêt pour les régions boréales s'est construit en France, quelles ont été les représentations qui l'ont permis (Jodelet, 1989, Chartier, 1998, Vovelle, 1999) et comment il a évolué. En effet, le tourisme polaire n'est pas une nouveauté des quinze dernières années. Certes, le phénomène a pris de l'ampleur à partir des années 1990 (IAATO, 2007-2008) et ses formes et ses finalités ont évolué, voire se sont transformées depuis les premiers « voyages » aux pôles. Toutefois, le fait que des organismes réputés dans le domaine – l'agence Th. Cook and Sons, la Compagnie de la Baie d'Hudson ou encore la Compagnie générale transatlantique pour l'Arctique; Lindblad Travel, entre autres, pour l'Antarctique (Grenier, 2003) – s'emparent de ces destinations dans les premiers temps du XX^e siècle prouve qu'il s'agissait bien, déjà à l'époque, de tourisme. Il est certes difficile d'évaluer la fréquentation de l'Arctique dans les années 1930. Terence E. Armstrong (1972) suggère d'ailleurs que le tourisme dans cette partie du monde a débuté bien avant, mais de manière sporadique. Ces remarques autorisent un regard vers le passé et plus particulièrement sur la période de 1930. Le phénomène est identique pour l'Antarctique à partir de 1956.

Néanmoins, avant que la visite des régions polaires ne soit devenue accessible, le grand public vivait les pôles par procuration grâce à des « intermédiaires ». En France, l'envie des pôles s'est forgée pas à pas dans l'imaginaire collectif depuis le XIX^e siècle. Plusieurs moments traduisant une relation aux régions glaciaires différente peuvent être mis en évidence. Au cours du XX^e siècle, une littérature nombreuse et diverse (romans, ouvrages de science-fiction, récits d'aventures, magazines pour la jeunesse, articles de vulgarisation scientifique, journaux, etc.) participe de ce processus. Jules Verne, entre autres, publie plusieurs récits sur fond polaire : *Voyage au centre de la terre*; *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*; *Le Sphinx des glaces*. Des écrits relatent très régulièrement les exploits d'aventuriers ou de scientifiques à leur retour des régions glaciaires. Le journal *L'illustration* publie des articles à la fin du XIX^e siècle sur les aventures de l'explorateur norvégien Fridtjof Nansen ou sur les tentatives en ballon du Suédois Salomon-Auguste Andrée. En 1930, à la mort du premier ou chaque fois que l'occasion se présente (expéditions, découvertes, accidents...), plusieurs pages sont également écrites dans le journal sur ces aventures polaires. Les autres titres ne sont pas en reste : ainsi *Le Petit Journal* relaye lui aussi les expéditions dans les terres froides. Une « familiarité » se développe progressivement, qui favorise le regard, voire la fascination des Français pour les régions glaciaires. Dès lors, des questions émergent : pourquoi, en France, pour ce qui nous intéresse dans le présent article, l'idée des pôles a-t-elle été banalisée? Quels sont les éléments qui expliquent une évolution dans les formes d'investissement de ces territoires et en particulier le développement du tourisme? Ce goût pour les latitudes extrêmes est-il naïf? À quel autre phénomène peut-on le relier? Quels sont les enjeux sous-jacents à cette volonté ancienne de diffuser un intérêt pour les pôles? Il est aussi intéressant de constater que les contrées glaciaires ne restent pas l'apanage des seuls scientifiques ou militaires : le grand public les adopte. Que révèle cette volonté de relier des univers et des publics *a priori* différents, la science et la doxa, le savant et le touriste?

Les réponses à ces questions traduisent l'importance que revêt, pour les pays qui s'y investissent, l'engagement dans les zones polaires. Il apparaît, en effet, que la présence aux pôles s'inscrit à l'intérieur des politiques de grandeur et de développement des pays qui ont été instituées par les plus grandes puissances depuis la fin du XIX^e siècle et, partant, la concurrence qui se joue entre les nations occidentales dans différents domaines. La parution sous la plume de Camille Vallaux (1932) d'un chapitre entier intitulé « Droits et prétentions politiques sur les régions polaires », publié tous les ans entre 1931 et 1939 par les Affaires étrangères du gouvernement français dans la *Revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique*, confirme cette idée. Les zones polaires offrent un terrain nouveau, du moins complémentaire, hautement symbolique, sur lequel vont s'exprimer les tensions inter-nationales (selon les termes de Mauss, 1969) et sur lequel le jeu des relations entre les pays (alliances, coopérations, aides, défis, oppositions, extensions territoriales, impérialismes, etc.)¹ va fonctionner. La « compétition » qui s'est jouée entre les pays pour être le premier à survoler l'une puis l'autre calotte et à s'installer en Antarctique en témoigne. Pourtant, la deuxième Année polaire internationale en 1932-1933 se construit sur l'idée de coopération entre les pays.

Cette problématique ancienne, « l'extension de la puissance politique sur le globe » (Vallaux, 1932 : 14), n'a cessé d'être posée. À plusieurs moments de l'histoire, et encore récemment, les régions polaires en ont été l'objet. Le nombre de traités régissant les relations des pays en Arctique et les tensions qu'engendrent certains n'empêchent pas en effet des nations de mettre tout en œuvre pour affirmer d'une manière ou d'une autre leur mainmise sur les terres extrêmes. La mise en place d'une offre de voyages vers les zones glaciaires à la suite du traité de Washington en 1959 pourrait prolonger ce que le traité a interdit (Tétart et Strobel, 2007) ou voulu empêcher. La présence de touristes en Antarctique, un phénomène que les rédacteurs du texte de 1959 n'avaient pas envisagé, permet d'occuper, au moins symboliquement, des territoires sur lesquels aucune revendication de souveraineté nationale ne peut plus s'exercer (art. 4 du texte). Il faut attendre l'annexe 1 du protocole de Madrid, puis une demande de la France lors de la 16^e Conférence des Parties en 1991, ou encore un rapport (n° 29) déposé par le sénateur français Jacques Golliet à la fin de 1992, pour que la question du tourisme soit abordée. De même, la ferveur exprimée en 2007 par une expédition russe pour planter leur drapeau national à une profondeur de 4261 mètres sous le Pôle nord (après les deux expéditions américaine et italo-norvégienne qui le survolèrent en 1926) et la réaction de désapprobation canadienne viennent conforter l'idée d'enjeux stratégiques forts dont sont l'objet ces parties du monde.

On peut se demander si le souci écologique qui est un des moteurs récents de l'intérêt pour les glaces ne relève pas également de ce type d'enjeux politiques (relations entre les pays, grandeur et ferveur nationales dans les domaines scientifiques entre autres, etc.), notamment de la part des pays, comme la France, dont le territoire n'est pas réellement inscrit dans les zones glaciaires (Simon, 2006a; 2006b). L'investissement d'organismes comme l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) dans un tourisme durable vient confirmer la thèse du lien entre le politique et le tourisme.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse que l'on peut émettre consiste à penser que la conquête géostratégique des régions polaires a nécessairement pour corolaire son inscription dans l'imaginaire collectif, voire dans des formes concrètes qui constituent en quelque sorte la matérialisation des représentations sociales. L'application pratique et grand public des recherches menées dans les zones glaciaires ainsi que leur vulgarisation sont nécessaires, car elles rendent l'idée des pôles très visible et utile à un grand nombre de personnes; elles n'en sont pas moins stratégiques et politiques. Par exemple, l'investissement scientifique actuel (le seul autorisé en Antarctique) permet aux pays intéressés par ces territoires d'y être présents; ils bénéficient depuis le traité de Washington du statut de partie consultative. Pour sa part, le développement d'un tourisme polaire transforme les représentations à propos des pôles en une réalité accessible et il donne l'occasion au voyageur de se rendre compte *in situ* des efforts réalisés par son pays, permettant au passage de faire jouer les questions d'identité et de fierté nationales. Dans les années 1930, ces mécanismes sont d'autant plus présents que la période est complexe des points de vue politico-diplomatique, économique et social et que l'investissement dans les pôles est questionné ou discrédité. L'envoi coûteux de contingents en Arctique et en Antarctique apparaît assez difficile dans un contexte de crise économique mondiale s'il n'est pas porté par toute la société.

Notre choix de nous intéresser à la diffusion d'un goût polaire pour permettre la réalisation d'enjeux d'ordre économique et surtout politique incite donc à utiliser comme source la littérature grand public. Celle-ci produit en effet un discours accessible au plus grand nombre et qui favorise la construction d'un goût pour les pôles. Ces mécanismes s'appuient sur trois thématiques récurrentes : une banalisation et une dédramatisation des explorations polaires (y compris les plus anciennes), une application grand public des techniques issues des recherches menées aux pôles et, enfin, la preuve que les déplacements vers ces régions sont de plus en plus sûrs et également plus faciles et confortables. Ils induisent par ailleurs l'idée qu'une présence humaine (en particulier occidentale voire française) est utile au pays, qu'elle est « naturelle » et de plus en plus aisée. Partant, il s'agit de démontrer la nécessité pour la France de s'investir sur place, mais aussi que l'univers polaire devient accessible à tous et à tout moment. L'offre touristique qui se structure et se massifie dans l'entre-deux-guerres ne peut être construite sans ces préalables.

Nous illustrerons notre propos à l'aide des exemples choisis dans la presse scientifique de vulgarisation, en particulier la revue *Je sais tout*. Les trois pistes évoquées ci-dessus s'inscrivent aisément parmi les questions qui y sont habituellement traitées. De plus, son caractère scientifique lave les articles de tout soupçon aux yeux de ses lecteurs. Abordable dans son contenu, centré sur des sujets variés, il est un parfait vecteur de propagande dans une époque tournée vers la science et la modernité. Par ailleurs, la présence d'un discours sur les pôles dans ce type de presse confirme l'idée d'un lien nécessaire entre les questions scientifiques et l'opinion publique. Nous centrerons l'étude sur les années 1925-1940, dans la mesure où plusieurs événements relancent, lancent même, en France l'intérêt pour les pôles. La mort de Fridtjof Nansen, les exploits de Richard E. Byrd,

la deuxième Année polaire internationale, le développement d'une offre de tourisme vers l'Arctique, entre autres, suscitent l'intérêt des Français. Par ailleurs, la complexité des relations politiques entre les pays d'Europe ou avec les États-Unis et les questions économiques (les crises des années 1928-1932) qui animent cette période nous semblent éclairer l'aventure polaire, notamment en Arctique, de manière particulière et justifient que l'on centre le regard sur cette période de l'entre-deux-guerres, date à laquelle un tourisme de « masse » vers les terres du Nord se développe.

La presse et la construction des représentations

La production littéraire à destination de tous a, depuis la fin du XIX^e siècle, toujours été très abondante. Elle l'est aussi dans les années de l'entre-deux-guerres. Alain Tirefort (2001-2002) mentionne la parution, de 1905 à 1939, de plus de 62 journaux pour enfants et adolescents, auxquels s'ajoutent les nombreux romans basés sur des connaissances scientifiques poussées ou développant des idées visionnaires, voire de science-fiction. Ces ouvrages s'adressent en partie à la jeunesse dont on capte l'attention à travers des thèmes qui leur parlent. L'aventure – sur fond de découvertes géographiques, de vie dans des territoires hostiles comme les pôles, de relations diplomatiques – fait l'objet d'une littérature abondante. Thomas Mayne Reid, James Fenimore Cooper, Gustave Aymard, Paul d'Ivoi, Louis Boussonard, Jules Verne, ou encore Jean de la Hire, pour les plus connus, s'y adonnent. Les éditions Ferenczi lancent la collection « Les romans d'aventures » en 1921, Tallandier publie de nombreux ouvrages sur ce thème. Le voyage, réel ou imaginé, est également utilisé comme élément motivationnel (le périodique *Sciences et Voyages* publié de 1919 à 1935 consacre les numéros 567 et 805 à ce thème). La science, la modernité et le progrès sont eux aussi mobilisés pour renforcer l'intérêt des jeunes lecteurs (le survol des régions polaires en avion fera l'objet de nombreuses productions, par exemple *Le Peuple du Pôle* de Charles Derennes en 1907). Enfin, on offre également au lecteur l'exemplarité de grands hommes (des récits biographiques sont publiés sur des explorateurs et des aventuriers comme Jules Dumont d'Urville, Gustave Hermite et Georges Besançon, Jean-Baptiste Charcot, Paul-Émile Victor ou, plus récemment, Jean-Louis Étienne pour ne citer que les Français les plus connus; par ailleurs Heinrich Hubert Houben et George Montandon publient en 1936 *L'Appel du Nord : Les aventures et les héroïsmes des explorateurs du monde arctique*).

Les mécanismes utilisés dans ces histoires sont des plus classiques : suspense, surenchère, etc. sont au rendez-vous : « l'échec dans ce cas ne signifie pas retour en arrière mais tout simplement perte de corps et biens » (Hervieu, 1936). Sous d'autres formes, des romans, des journaux à grande diffusion comme *L'illustration* ou *Le Temps*, et à travers d'autres thèmes une littérature s'adresse également à un public adulte. Ces écrits qui nourrissent l'imaginaire de tout un peuple proposent une vision très souvent arrangée des faits et des réponses toutes faites. Ce faisant, ils diffusent des valeurs et des conceptions du monde. En collant « à peu près » aux faits politiques, économiques ou scientifiques, ils ont, dans certains cas, l'ambition de présenter « l'actualité » sous des formes masquées et surtout orientées, voire embellies. Ils offrent ainsi des occasions pour justifier les

actions engagées par les élites et les pouvoirs gouvernementaux en place. Ces méthodes ont un rôle et une efficacité reconnus qui ont été maintes fois utilisés, notamment dans un contexte de tensions inter-nationales (Mauss, 1969) intenses ou de difficultés politiques internes réelles. L'écrit et l'image ont, par exemple, permis d'ancrer dans les imaginaires des certitudes sociales (relations entre les groupes sociaux, domination de l'Occident sur le reste du monde, etc.), mais aussi aidé à faire accepter les choix qu'ont effectué les sociétés à plusieurs moments de leur histoire (modernité, construction du libéralisme économique, poursuite de certaines politiques ou engagement dans les grands conflits). Dans la période des années 1930, de nombreux romans-fictions prennent, par exemple, pour cadre les relations avec l'Allemagne. On peut entre autres citer *L'Antenne Mystérieuse* (1931) de Maurice Landay, *L'Allemagne attaquera le...* (1932) de Jean Bardanne, *On se bat dans l'air* (1933) de Roger Labric ou encore *L'aéroplane fantôme* (1931) de Paul D'Ivoi. Ces médias, quelle qu'en soit la forme, participent donc, avec d'autres systèmes, à la construction et à la diffusion de représentations ou de mythes dans l'opinion publique. Les politiques d'investissement dans les pôles n'échappent pas à la règle.

Durant l'entre-deux-guerres, les médias (presse, magazines et littérature) se saisissent de ce qui se passe aux pôles. L'évènement de la construction de la première base en Antarctique par les Américains (Little America) en 1928 est très largement relaté dans la presse. *L'Illustration* présente d'ailleurs le sujet comme une possibilité de conforter le rapport que la France développe avec les États-Unis dans cette période (voir aussi Dubosclard, 2001); une collaboration est par exemple envisagée quelque temps après entre l'explorateur et aviateur américain Richard E. Byrd et l'ingénieur français André Citroën pour la fourniture d'autochenilles destinées à parcourir l'Antarctique. De même, en 1931, dans un contexte où la carte des empires coloniaux semble dessinée de manière durable et où l'exploitation industrielle et commerciale des régions contrôlées par l'Occident s'est organisée (ou est en passe de l'être), la conquête des pôles est présentée comme une possibilité économique au même titre que les autres « colonies » : « ce n'est pas seulement la surface du sol, c'est aussi le sous-sol des régions polaires qui attire l'attention des particuliers et même celle des hommes d'État » (Vallaux, 1932 : 20), mais aussi comme une possibilité d'agrandir, sur des terres considérées comme *res nullius*, le territoire national « extérieur », symbole de puissance à cette époque : « Cette idée de secteur arctique n'avait d'autre but que de légitimer la prise de possession, par le Canada, des terres de l'Archipel polaire américain [...] Elle ne réservait aucune place aux puissances qui, sans avoir vue sur la mer Polaire, pouvaient avoir des intérêts dans cette mer. » (Vallaux, 1932 : 23) Les grands quotidiens nationaux, *Le Temps*, *La Croix*, *L'Illustration*, *Le Figaro*, *Le Petit Journal*, qui se font l'écho des questions polaires, abordent ces différends à propos du Groenland. Enfin, la présence dans les pôles est valorisée dans les journaux en tant qu'illustration de l'avance scientifique, de la capacité technique et technologique d'un pays sur les autres en tant que palliatif aux règlements militaires :

[N]ous assistons, sur un rythme que la grande guerre et ses suites ont accéléré, à des partages totaux ou partiels des régions polaires boréales et australes [...] conflits

latents ou déclarés entre États rivaux [...] au gré des convenances, des convoitises et du pouvoir de chacun, limités par le pouvoir, les convenances et les convoitises des autres [...] il paraît aujourd'hui que pour le progrès des sciences qui étudient la surface de la planète, notamment la météorologie et la physique du globe (magnétisme, déviations de la pesanteur, électricité terrestre), les observations recueillies ou à recueillir dans les régions polaires offrent un intérêt de premier ordre. (Vallaux, 1932 : 22)

Dans la même revue, *Affaires étrangères, Revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique*, Ernst Wolgast (1931) évoque la question des droits de possession en soulignant les avantages et les inconvénients du système de l'occupation point par point (bases économiques, scientifiques) ou de celui des secteurs.

La science et l'aventure vulgarisées, un préalable au tourisme

Parce que les pôles sont des zones de découvertes et d'expérimentations scientifiques, la familiarité polaire nécessaire à l'acceptation par le grand public des politiques menées par la France dans ces territoires, quelles soient diplomatiques, économiques, etc., passe par la diffusion et l'application concrètes des recherches menées dans les terres de glace. Ainsi, en 1928 – année où l'Australien sir George Hubert Wilkins et son pilote franchissent l'arctique à bord d'un monoplane, faisant ainsi suite à l'Américain Richard E. Byrd qui avait atteint le pôle nord en 1926 –, le magazine *Je sais tout* publie un article intitulé « Les climats tropicaux transformés par l'eau glacée des océans » (Boucherot, 1928 : 352). L'article présente une idée novatrice qui consiste à pomper « cette eau glacée qui va des Pôles vers l'équateur » pour refroidir l'atmosphère des pays tropicaux. Le discours est riche à plus d'un titre. Si la prouesse technique et technologique est mise en avant par son auteur – un ingénieur connu – avec force détails, il s'agit avant tout de montrer que l'investissement dans les zones polaires peut avoir des répercussions pour la société dans son ensemble. Dans cet exemple, les recherches longues, coûteuses et compliquées menées aux pôles, préalable nécessaire à cette invention, trouvent, assez paradoxalement, leur justification dans le cadre des politiques coloniales qui, à cette époque, sont perçues de manière positive par la majeure partie des Français :

[C]e froid naturel peut être employé non seulement à la conservation des denrées mais à celle des hommes eux-mêmes. Je veux dire à la transformation complète des conditions d'habitabilité du littoral des terres inter-tropicales [...] La cause qui a écarté de ces régions la civilisation pendant des siècles en la repoussant vers le Nord n'est pas autre : c'est la chaleur; tant qu'elle subsistera entière tout espoir de colonisation prospère sera vain. » (Boucherot, 1928 : 352)

La revue *Je sais tout* n'est pas la seule à établir ce parallèle entre régions polaires et colonies africaines. Aux Affaires étrangères du gouvernement français on affirme que « la comparaison s'impose entre la phase polaire de l'extension de la souveraineté politique et la phase coloniale de la même extension » (Vallaux, 1932 : 22). L'article de Paul Boucherot (1928) vise

certes à prouver l'ingéniosité française, mais surtout son avance sur les autres pays dans les domaines de la réfrigération. La science dans les zones polaires s'inscrit bien dans le cadre d'une concurrence entre les nations. Pour ce faire, la solution présentée (novatrice, moderne, illimitée, économique à long terme, etc.) est comparée au savoir-faire des États-Unis, décrit comme une référence en la matière (des besoins importants, des connaissances développées dans la production de froid). Sur le registre des performances de l'industrie française, on pourrait également évoquer un publi-reportage (anonyme, 1935 : 137) qui, pour vanter les qualités de la flanelle pure laine de Reims, titre : « Aussi bonne au pôle qu'à l'équateur ».

La livraison de 1929 de *Je sais tout* illustre parfaitement cette même question des bénéfices de l'investissement scientifique dans les pôles. Dans la préface de l'article de Louis Gain (1929 : 283), Jean-Baptiste Charcot, personnage qui a multiplié les expéditions dans les régions arctiques sur les différents « Pourquoi-Pas? » (en 1924 il monte une nouvelle campagne aux îles Féroé dont le rapport est rendu public en 1929, année de la parution de l'article que nous mentionnons ici, puis il repartira au Groenland oriental en 1931) et dont l'engagement polaire est reconnu, développe l'idée qu'« aucun des problèmes de la physique du globe et de l'histoire naturelle quel qu'il soit ne pourra trouver sa solution parfaite que lorsque les régions polaires encore mal connues nous aurons livré tous leurs secrets » (cité par Gain, 1929 : 283). Il s'agit ainsi de faire accepter des missions exploratoires et coûteuses à un lectorat « commun ». Dans la suite du propos, l'auteur fait également vibrer la fibre nationale en affirmant : « il importe que la France s'intéresse d'avantage encore aux grandes aventures savantes » (*ibid.*). Il espère à la fois renforcer l'intérêt pour les pôles chez les Français et obtenir le soutien du gouvernement. Louis Gain (un des collaborateurs de J.-B. Charcot), qui signe l'article, se place, intelligemment, dans le rôle du lecteur pour anticiper et désamorcer les questions que se pose la société : « Pourquoi donc dépenser tant d'argent et tant d'énergie, pourquoi risquer sa vie? » (*ibid.*) Sa réponse s'inscrit dans les idées de l'époque : « assurer à la science de nouvelles conquêtes sur l'implacable nature » (*id.* : 290). Et lui aussi insiste sur l'idée qu'un grand pays comme la France ne peut être absent de cette compétition qui se joue entre les nations les plus modernes.

En fait, ce type d'articles permet de préparer progressivement la mise en place d'un développement touristique dans ces zones. Non seulement ces textes participent-ils à construire les justifications des politiques polaires françaises, mais en plus ils familiarisent la population avec le milieu glaciaire. Car, avant de devenir réalité, l'idée des voyages polaires doit se banaliser et il convient de montrer que les élites de la société (savants, explorateurs, politiques) dominent l'environnement. La présence humaine sous ces latitudes ne peut plus être perçue comme un exploit dangereux réalisé par quelques aventuriers exceptionnels. Les pôles doivent devenir une destination sûre, maintes fois accomplie dans des conditions de confort acceptables par le plus grand nombre. Dans l'article de L. Gain de 1929, cette question est présente. Les auteurs abordent l'histoire de la conquête du pôle Sud et en particulier les exploits des pionniers de l'aviation, George Hubert Wilkins et Richard E. Byrd. Très vite, les rédacteurs insistent sur le fait

que ces zones, certes difficiles, sont de plus en plus accessibles à des publics variés : des explorateurs, mais aussi des pêcheurs ou des touristes, grâce à des moyens de transport de plus en plus éprouvés et performants (l'avion entre autres). Ce que confirme un article de 1932 : « Depuis lors le pli fut pris : les voyageurs d'agrément ont conquis le droit de cité dans les neiges et les glaces septentrionales tout autant que savants, explorateurs ou pêcheurs. » (Théron, 1932 : 216)

D'une certaine manière, ces textes renforcent l'idée que la conquête des pôles pour un grand pays est l'affaire de tous et que les formes qu'elle peut prendre sont variées. Pas à pas ils font évoluer la façon de considérer les régions polaires, préparant leur investissement par les voyageurs d'agrément. Dans une période où les tiraillements entre les pays investis dans la conquête des pôles sont de plus en plus nombreux, notamment à propos de la répartition des territoires glaciaires, une présence physique – base scientifique, acheminement de matériel, mais aussi touristes – est symboliquement importante pour marquer la légitimité nationale, d'autant qu'à chaque fois qu'un nouveau mode de transport est utilisé pour investir les lieux les plus emblématiques, elle est remise en cause. En 1909, une tentative en dirigeable échoue; Roald Amundsen utilise un hydravion (1925) avec le même résultat. Les pôles sont atteints grâce à un avion (le 9 mai 1926) par Richard E. Byrd et Floyd Bennett. Roald Amundsen, Lincoln Ellsworth et Umberto Nobile réitèrent leur tentative à bord d'un dirigeable le 12 mai 1926, cette fois avec succès. Les pôles sont par ailleurs approchés en bateau, la calotte est aussi traversée à pied. La conquête des glaces arctiques à l'aide de ces moyens de transport est balayée en 1931 par les Américains qui mettent sur pied « la croisière blanche ». Il s'agit de traverser de part en part la zone glaciaire à bord d'un sous-marin, le *Nautilus*. Le projet est justifié par les avancées scientifiques qu'il autoriserait (mesure de l'épaisseur de la glace, analyse des capacités physiques et psychologiques de l'organisme humain, connaissances météorologiques, études du magnétisme, de la géographie sous-marine, observations de la faune et de la flore, etc.), comme le relate Maurice Bert en 1931 dans *Je sais tout*. Dans un contexte de non-respect des traités d'après la Première Guerre mondiale (en particulier le remboursement de la dette de guerre), l'exploit a aussi un caractère militaire affirmé : montrer la capacité de la nation d'outre-Atlantique à se déplacer n'importe où sous la surface des eaux du globe.

Par ailleurs, la revue *Je sais tout* participe à sa manière au jeu géostratégique qui s'instaure à propos des régions extrêmes. Au moment où la France développe « une diplomatie culturelle et une propagande françaises aux États-Unis » (voir à ce sujet, Dubosclard, 2001), le journal valorise l'engagement des Américains dans les contrées glaciaires du Nord et magnifie l'expédition sous-marine, alors qu'en d'autres temps la présence américaine dans cette partie du monde aurait effrayé l'opinion. De même, le journal relate les alliances qui se mettent en place avec le Danemark lorsque « le Groenland est percé de part en part pour la première fois » (Hervieu, 1936 : 68) par une expédition française en 1936. (Précédemment Charcot avec négocié avec les Danois pour l'implantation de la station du Scoresby Sund.) Au-delà des questions politiques plus larges, ce jeu diplomatique apparaît lui-aussi comme un

préalable à la mise en place d'une offre touristique sécurisée dans un contexte de fragilité des relations entre les pays. Il inscrit le tourisme dans des enjeux politiques.

Les pôles, des lieux qui deviennent accessibles

En France, dans les années de l'entre-deux-guerres, les conditions d'un intérêt pour les pôles au sein de la population sont donc progressivement réunies : les discours relayés par la presse qui mêlent derrière des considérations scientifiques des questions de fierté nationale et des jeux de bonnes relations entre les pays le permettent. Par ailleurs, les arguments développés sur l'apport des recherches menées dans les zones polaires, sur fond de modernisation du pays, ont fait leurs preuves et séduisent. Le grand public, baigné dans l'univers des régions extrêmes, s'est saisi des pôles. À partir des années 1930, les voyages touristiques vers le cercle nordique se multiplient. Ils marquent véritablement l'essor de la destination arctique, comme en témoignent l'offre de croisière de la compagnie Thomas Cook à destination du Spitzberg, de l'Islande et du cap Nord, le voyage dans l'arctique du navire postal de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, en 1937, embarque à son bord 22 passagers payants, ou encore le succès de la ligne ferroviaire suédoise à destination d'Abisko (15 000 voyageurs par an). L'offre touristique vers l'Antarctique débute, elle, en 1958, année où 500 touristes débarquent sur les îles Shetland du Sud (Enzenbacher, 1993).

Ces activités s'inscrivent sans nul doute parmi les enjeux que nous avons évoqués bien plus que les premiers « voyages » touristiques qui se sont succédé depuis la fin du XIX^e siècle à l'initiative de quelques « originaux », comme Robert Everest qui visite le cap Nord en 1827, la tentative de construction d'une ligne commerciale vers Svalbard en 1871, Ernest Thompson qui canote dans le Grand Nord canadien au début du XX^e siècle ou encore Agnès Dean Cameron qui à la même époque voyage dans la même région grâce à l'aide de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dans cette course au tourisme, la France n'est pas en reste. En 1932, la Compagnie générale transatlantique propose un périple au départ du Havre passant par le Spitzberg. À l'origine du lancement du *France* et du *Normandie*, la French line (surnom donné à la compagnie générale transatlantique) construit sa réputation en assurant le transport de passagers vers les États-Unis. La proposition touristique vers le Grand Nord s'inscrit à l'intérieur d'un plan de relance et de diversification de l'entreprise, qui a connu des difficultés économiques fortes en 1931. Par ailleurs, la compagnie sent bien que le développement rapide de l'aviation va lui faire de l'ombre, sur ses traversées atlantiques notamment. La destination arctique séduit. La livraison de juin 1932 de *Je sais tout* explique :

[S]i les Français sont venus tard au tourisme maritime [...] le succès des premières croisières maritimes fut tel que les compagnies en demeurent elles-mêmes étonnées [...] c'est ainsi que l'an dernier le « Cuba » fut lancé vers le Spitzberg par une voie toute nouvelle. Il atteignit le nord de ces îles de glace puis la banquise par la route détournée de l'Islande [...] C'est le même itinéraire que vont suivre cette année le « France » puis le « Colombie ». (Théron, 1932 : 215)

La revue fait état des merveilleux paysages et des curiosités qui attendent les touristes. L'article est d'ailleurs écrit dans ton différent de celui des textes que nous avons cités précédemment : pas ou très peu de détails techniques, tout est mis en œuvre pour faire rêver le lecteur, lui donner envie de participer à cette croisière : « La joie de 'partir', chacun l'éprouve » (*Id.* : 215.) ; « on débarque [...] dans le cadre splendide des glaciers [...] » (*Id.* : 217). Les procédés narratifs utilisés donnent l'impression au lecteur de vivre l'aventure en direct : « et le navire ne s'arrête qu'au moment où entouré par les glaces de toute part, il ne pourra naviguer plus avant. Vous aurez alors devant vous la blanche étendue qui seule, vous sépare du pôle. » (*Id.* : 216) Le propos est d'ailleurs exagéré puisque le voyage s'arrête en fait à Magdalena Bay, soit à plus de 1000 kilomètres du pôle. L'auteur insiste par ailleurs sur le côté exceptionnel, magique du voyage. Pour cela il fait allusion à la croisière jaune qui à la même époque fascine les Français : « vous aurez parcouru 10 000 Km en mer soit un peu plus que la distance Paris-Pékin [...] recueilli en quelques jours une extraordinaire moisson de souvenirs » (*Id.* : 216). Certes, comme le dit le journal, « ces voyages [...] constituent aujourd'hui une forme supérieure de tourisme éminemment instructif et incomparablement reposant » (*Id.* : 215). Ils restent l'apanage d'une élite aisée et d'un certain art de vivre. La revue s'en défend néanmoins en écrivant : « tout le monde ne peut s'offrir le beau voyage, cependant il ne faudrait pas croire que seuls les privilégiés y sont admis puisque pour 4000 francs et même pour 3000 il est possible d'aller passer 20 jours à l'attrayante frontière de l'Europe et des régions arctiques ».

Cependant, par le biais de la revue et d'autres journaux comme *Les voyages aériens d'un petit parisien à travers le monde*, hebdomadaire pour jeunes réédité en 1933-1934, dont plusieurs aventures se déroulent aux pôles, ces aventures deviennent accessibles à tous. En tout cas, ces formes d'investissement des régions polaires constituent un tournant dans la bataille que se livrent les pays pour les pôles. Le terrain politique et scientifique est complété par un développement touristique. La destination ne restera pas marginale. En effet, « la compagnie est largement entrée dans cette voie non seulement avec tout ce qui fait le charme spécial des belles traversées dans le confort raffiné et le luxe délicat de ses merveilleux paquebots mais aussi avec des initiatives du plus haut intérêt » (*Id.* : 215). Avec ces voyages touristiques se développent de nouvelles raisons d'aller dans les régions glaciaires : la science, la grandeur de la nation sont mises entre parenthèses, dans le discours commun, au profit de justifications d'ordre hygiénique et médical. Bien avant « d'accomplir le plus instructif des voyages », la destination arctique en particulier représente le « plus agréable des repos » (*Id.* : 216).

Ces finalités s'inscrivent très nettement dans les idées de l'entre-deux-guerres, période où la place des médecins dans la société française est confortée, comme en témoigne leur influence sur les questions éducatives – en particulier en éducation physique, par exemple par la création en 1927 des instituts régionaux d'éducation physique au sein des facultés de médecine (voir sur ce sujet Boujjoufi, 2004) – et le statut social qu'ils ont obtenu (voir Aïach et Fassin, 1998 ou Canguilhem, 2002). Il se développe des formes nouvelles

de rapport au corps et à la nature – en particulier le naturisme, mais aussi le plein-air (la randonnée en particulier) et les thérapies aëristes qui, bien que n'étant pas des nouveautés, connaissent dans les années 1920-1930 un engouement fort –, qui vont s'appliquer aussi à la vie aux Pôles. Ainsi, la revue présente l'exemple de ce psychiatre « dont l'un de ses malades qui, après avoir effectué une cure sous sa direction, a participé ensuite à une croisière marine [vers le Grand Nord] qui lui fut manifestement bienfaisante à tous les points de vue » ou encore « l'extrême importance [de ces voyages vers le Nord] surtout pour les sédentaires et les surmenés des grandes cités urbaines » (*Id.* : 216). Il est alors intéressant de noter que ce n'est pas tant la présence sous des latitudes extrêmes qui est convoquée comme « élément médical » – donnant alors toute sa raison d'être à cette destination – que « la croisière, cure de calme et de repos ».

Paradoxalement les pôles sont effacés de ce type de finalités touristiques alors qu'ils en étaient l'origine. La destination n'est abordée qu'en filigrane et de manière édulcorée : les caractéristiques extrêmes (le froid, les hautes latitudes) ne sont pas mentionnées, sans doute pour ne pas effrayer le lecteur, voyageur potentiel, au profit de l'exceptionnalité des paysages : « au milieu des solitudes arctiques [...] les heureux participants de la croisière [...] jouissent là de l'inoubliable spectacle du soleil de minuit » dont ils seront parmi les rares à voir « ce phénomène naturel des plus célèbres » (*Id.* : 217), et l'article d'insister sur « le long séjour sur le pont, avec devant les yeux, cette immensité de la perspective d'un ciel qui se confond avec la mer [...] ce bercement engageant au repos et au sommeil [...] sous l'influence de tous les éléments inhérents à la traversée [...] la longue durée du voyage, les impressions sédatives que ce dernier a procuré [...] ont énormément diminué [l']inquiétude » (*Id.* : 219). Le propos vise aussi à relativiser la concurrence de l'avion.

À la fin des années 1930, le tourisme polaire adopte de nouvelles finalités après la mise en place des politiques sociales de loisirs du Front populaire, mais aussi avec la montée des tensions internationales. Dans une livraison de 1939, *Je sais tout* publie un article, non signé, intitulé « Au large... Vacances totales ». L'auteur y développe l'idée que « la croisière de glaces abordant le 'pack' polaire », qu'il met en parallèle avec « la croisière du soleil en vue de la Corse », trouve son utilité par le fait que « jamais, sans doute, autant que dans cette période si troublée nous n'avons éprouvé le besoin de nous abstraire de nos préoccupations quotidiennes, de nous transporter littéralement dans un autre monde » (Anonyme, 1939 : XI). Dès lors les pôles, après des enjeux scientifiques, politiques, médicaux (ou du moins en complément de ces justifications mises en lumière par la presse étudiée), trouvent leur utilité comme palliatifs aux événements et aux difficultés qui se présentent. En effet, l'auteur poursuit : « Quel programme d'oubli ! – oublié de tout ce qui est autour de nous triste, désagréable ou angoissant –, mais en même temps quelles acquisitions de merveilleux souvenirs ». L'article démontre ensuite que ces destinations (soleil/froid) sont bien accessibles à tous, corroborant l'idée que le tourisme polaire, entre autres, est non seulement inscrit dans les imaginaires collectifs, mais qu'il est désormais abordable pour le plus grand nombre : « des

vacances totales, passionnantes, instructives, et même toujours économiques, puisque le prix modéré des croisières comprend le budget que les 'croisés' consacraient, s'ils étaient à terre, à leurs déplacements, séjours et distractions » (*Id.* : XI).

Conclusion

À travers la lecture d'un corpus constitué des livraisons de la revue *Je sais tout* des années 1920 et 1930, nous avons mis en évidence les mécanismes de construction d'un intérêt pour les pôles dans la population française. Le fait que des journaux de vulgarisation scientifique s'intéressent aux régions polaires dans des dimensions qui dépassent le fait technique et de manière récurrente prouve l'importance accordée par la société à ce sujet. En France, « l'envie » des pôles et, surtout, une représentation à propos de ces régions et des activités qui y sont développées se diffuse dans la population grâce à la presse et en particulier la presse de vulgarisation scientifique qui fait le lien entre le savoir savant que possèdent les quelques scientifiques engagés dans ces zones et le grand public. La vision polaire qui est offerte à la population varie pour construire progressivement et ancrer la nécessité d'une présence française dans les régions glaciaires dont le tourisme représente une forme « innocente » et prétendue neutre. Par ailleurs, elle évolue également en fonction des enjeux que le pays souhaite développer dans ces zones et des rapports de force inter-nationaux qui s'y déroulent. De ce point de vue, les années 1930 apparaissent particulières dans la mesure où la présence polaire interagit avec des domaines variés : politique et diplomatique, colonial (c'est le moment de l'Exposition de 1931), économique, social (si l'on considère l'après-Front populaire qui propose un rapport des français aux loisirs et aux vacances différent). La période qui a servi de base à ce travail a été choisie aussi avec l'idée que l'engouement actuel pour les pôles, ses justifications, sont le résultat d'un long processus dans lequel les touristes qui s'y rendent, tout comme ceux qui s'y intéressent, ont baigné de manière plus ou moins directe. En effet, les représentations sociales sont le résultat d'un mécanisme lancinant vécu ou transmis par les générations qui nous ont éduqués. La démonstration pourrait être faite de manière identique pour l'Antarctique dans les années 1960, année où un tourisme se met en place dans cette zone (Grenier, 2003), éclairant d'un jour nouveau complémentaire la question des relations Est-Ouest.

Pour poursuivre ce travail, il pourrait être intéressant d'engager une lecture diachronique dans le but de mesurer l'effet du contexte sur la diffusion d'une idée des pôles dans le grand public. ■

Note

- 1 Voir sur ces sujets les articles parus, par exemple, dans *L'Illustration* en 1924 (Rabot, janvier et juin) qui évoquent les annexions opérées en Antarctique par la Grande-Bretagne puis par la France; ou la même revue en 1926 (Rabot, 1926b) qui relate la course entre R.E. Byrd et R. Amundsen pour la conquête du pôle Nord. On peut également faire référence aux oppositions entre la Norvège et le Danemark à propos du Groenland oriental, ou citer le chapitre de C. Vallaux (1932 : 30) qui fait mention des tensions entre l'Angleterre et les États-Unis à propos des déplacements de Byrd : « Les États-Unis ne reconnurent pas ce point de

vue, mais ils évitèrent toute controverse : le 15 novembre 1929, une note américaine se contenta d'accuser réception de la note anglaise. Jusqu'à nouvel ordre, la question en est là », ou encore la livraison du journal *La Croix* de 1933 (Anonyme) qui souligne le différent entre l'Australie et la France à propos de la possession de la terre Adélie.

Sources historiques

- Anonyme (1925), « L'expédition Amundsen ; en avion vers le Pôle », *L'illustration*, n° 4316, 21 novembre.
- Anonyme (1925), « L'expédition Amundsen ; en avion vers le Pôle », *L'illustration*, n° 4317, 28 novembre.
- Anonyme (1925), « L'expédition Amundsen ; en avion vers le Pôle », *L'illustration*, n° 4319, 12 décembre.
- Anonyme (1925), « La grande aventure d'Amundsen », *L'illustration*, n° 4295, 27 juin.
- Anonyme (1928), « Les récentes phases du drame polaire », *L'illustration*, n° 4456, 28 juillet.
- Anonyme (1928), « Sur le front polaire », *L'illustration*, n° 4454, 14 juillet.
- Anonyme (1928), « Un drame au pôle Nord », *Le Petit Journal Illustré*, n° 1957, 24 août.
- Anonyme (1933), « Gazette, un domaine ignoré », *La Croix*, n°15365, 25 mars.
- Anonyme (1935), « Aussi bonne au pôle qu'à l'équateur », *Je sais tout*, n° 353.
- Anonyme (1939), « Au large... Vacances totales », *Je sais tout*, n° 401.
- BERT, Maurice (1931), « Croisière blanche », *Je sais tout*, n° 304.
- BOUCHEROT, Paul (1928), « Les climats tropicaux transformés par l'eau glacée des océans », *Je sais tout*, n° 273.
- CROZET, Roger (1930), « Provenant des glaciers polaires, les icebergs ne sont pas la conséquence de la glaciation des mers polaires », *Sciences et Voyages*, n° 567, 10 juillet.
- GAIN, Louis (1929), « Le Pôle Sud, laboratoire scientifique », *Je sais tout*, n° 284.
- HERVIEU, Marcel (1936), « Le Groenland percé de part en part », *Je sais tout*, n° 365.
- RABOT, Charles (1924a), « La Grande-Bretagne annexe une partie des terres Antarctiques », *L'illustration*, n° 4219, 19 janvier.
- RABOT, Charles (1924b), « Les possessions françaises dans l'Antarctique », *L'illustration*, n° 4240, 14 juin.
- RABOT, Charles (1926a), « Du Spitzberg à l'Alaska par le Pôle ; le voyage du « Norge », *L'illustration*, n° 4342, 22 mai.
- RABOT, Charles (1926b), « La course au pôle », *L'illustration*, n° 4344, 5 juin.
- RABOT, Charles (1930a), « La découverte des restes de l'expédition Andrée », *L'illustration*, n° 4567, 13 septembre.
- RABOT, Charles (1930b), « L'explorateur Andrée », *Le Petit Journal Illustré*, n° 2072, 7 septembre.
- RABOT, Charles (1934), « En avion au dessus du Groenland ; la découverte d'une chaîne de montagnes », *L'illustration*, n° 4756, 28 avril.
- Sciences et Voyages* (1926), numéro spécial intitulé « Le récit d'Amundsen au pôle Nord », n° 337, 23 janvier.
- Sciences et Voyages* (1935), numéro spécial intitulé « Dans les glaces éternelles », n° 805, 31 janvier.
- THÉRON, Alice (1932), « Vers le soleil de minuit », *Je sais tout*, n° 318.
- VALLAUX, Camille (1932), « Droits et prétentions politiques sur les régions polaires », *Affaires étrangères, Revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique*.
- WOLGAST, Ernst (1931), « Le différent dano-norvégien au sujet du Groenland », *Affaires étrangères, Revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique*.

Bibliographie

- AYACH, Pierre et Didier FASSIN (dir.) (1998), *Les métiers de la santé. Enjeux de pouvoir et quête de légitimité*, Paris, Anthropos.
- ARMSTRONG, Terence E. (1972), « International Transport Routes in the Arctic », *Polar Record*, vol. 16, n° 102, Cambridge University Press, p. 357-382.
- BOUJOUFI, Taïed El (2004), « L'investissement médical en éducation physique », dans Christian Pociello (dir.), *Entre le social et le vital*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- CHARTIER, Roger (1998), *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel.
- DERENNES, Charles (1907), *Le Peuple du Pôle*, Paris, Mercure de France.
- DUBOSCLARD, Alain (2001), « Diplomatie culturelle et propagande françaises aux États-Unis pendant le premier vingtième siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 48, n° 1, p. 102-119.
- ENZENBACHER, Debra J. (1993) « Tourists in Antarctica: Numbers and Trends », *Tourism Management*, vol. 14, n° 2, p. 142-146.
- ÉTIENNE, Samuel (2005), « Tourisme et environnement polaire : enjeux et perspectives », dans Marie-Françoise André (dir.), *Le monde polaire. Mutations et transition*, Paris, Ellipse.
- FRENOT, Yves (2007), *L'émergence d'un tourisme de masse en Antarctique*, [www.lecerclepolaire.com], consulté le 30 juin 2008.
- GRENIER, Alain (2003), « Croisières et tourisme polaire – Des vacances aux confins de la géographie », *Vertigo*, vol. 4, n° 3, [http://www.vertigo.uqam.ca/vol4no3/art11vol4no3/alain_a_grenier.html].
- GOLLIET, Jacques (1992), *Rapport n° 29, fait au nom de la Commission des affaires étrangères*, Paris, Sénat, 28 octobre.
- HOUZEN, Heinrich Hubert et George MONTANDON (1936), *L'Appel du Nord : Les aventures et les héroïsmes des explorateurs du monde arctique*, Paris, Payot.
- IAATO (International Association of Antarctica Tour Operators / Overview of Antarctic Tourism) (2007-2008), *Antarctic Season and Preliminary Estimates for 2008-2009 Antarctic Season*, [www.IAATO.org], consulté le 5 juillet 2008.
- JACQUET, Luc (réalisateur) (2005), *La marche de l'Empereur*, film, durée 1 h 25, producteurs : Jean-Christophe Barret, Yves Darondeau, Ilann Girard, Christophe Lioud et Emmanuel Priou, musique originale : Émilie Simon.
- JODELET, Denise (1989), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- MAUSS, Marcel (1969), « La nation et l'internationalisme », *Œuvres, cohésion sociales et division de la sociologie*, vol. 3, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 626-634.
- SIMON, Anthony (2006a) « L'Antarctique, dernière frontière américaine? », dans Gérard Dorel (dir.), *Les géographes redécouvrent les Amériques*, Actes du colloque Festival international de géographie de Saint-Dié, Vosges, [http://fig-st-die.education.fr/actes/actes_2006/simon /article.htm].
- SIMON, Anthony (2006b), « Géostratégie du Grand Sud : les enjeux autour de l'Antarctique », *Diplomatie*, n° 22.
- TÉTART, Frank et Mathias STROBEL (2007), « Le tourisme en Antarctique : un enjeu géopolitique? », *Hérodote (Géopolitique du tourisme)*, n° 127, 4^e trim.
- TIREFOU, Alain, 2001-2002, « Les petites Suzette aux colonies », *Afrika Zamani*, n°s 9-10, p.102-125.
- UNEP (United Nations Environment Programme) (2008), *UNEP 2007 annual report*, UNEP Publications.
- VOVELLE, Michel (1999), « Histoire et représentations », dans Jean-Claude Ruano-Borolan (dir.), *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche. Courants et débats. Le métier d'historien*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, p. 45-49.